



## PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

### Modès.

**PEIGNOIRS.** Les robes de chambre ou peignoirs que l'on porte chez soi deviennent un objet de luxe qui sera bientôt plus dispendieux qu'aucune élégante parure. Nous avons déjà beaucoup parlé de peignoirs ouatés et piqués gris, doublés de rose ; brun, doublés de bleu. Ceci peut être du domaine de tout le monde ; mais nous venons de voir des robes de chambre en reps indien, en armure et en poul de soie broché, doublées en peluche, qui sont d'un goût admirable. Elles se font tellement amples et les manches sont si larges qu'on les met par-dessus une robe plus légère, en manière de pelisse : costume charmant pour une coquette frieuse. Nous citerons en ce genre une

robe de chambre en reps biche, doublée de satin bleu ; la doublure piquée à petits damiers, comme les belles courtes-pointes, et tout autour un rouleau de marte. La pélerine est grande et flottante ; les manches, sans poignets, sont larges du bas. Un ruban de satin bleu, attaché de côté et terminé par un nœud, serre le poignet. Les plis du dos sont marqués et retenus sous une cordelière bleue qui vient se nouer sur le devant lorsqu'on veut serrer la taille.

— Le cygne sera certainement employé aussi pour garniture de ce genre. On comprend combien serait joli pour une toute jeune femme une large robe de chambre en satin rose, bordée de cygne, jetée sur un peignoir de batiste brodé et garni, avec un gracieux bonnet en point d'Angleterre orné de rubans roses.

**LINGERIES.** En parlant bonnets et lingerie, nous rappellerons les magasins de



M<sup>me</sup> Payan\*, qui se distinguent par tout ce qui se fait de nouveau et de gracieux, tant pour trousseaux que layettes et les milliers de fantaisies que la lingerie produit à chaque saison.

**FOURRURES.** Les manchons seront de plus en plus nombreux, à juger de l'empressement avec lequel on les a adoptés cette année; ils sont en marte de différentes espèces.

— Quant aux boas, on en voit encore çà et là quelques-uns, qui viennent rappeler qu'ils ont un jour eu leur faveur, mais la mode n'en existe plus.

— Les palatines les remplaceront pour grand négligé ou toilette de voyage.

— Pour les manteaux doublés en fourrures, leur valeur les met en dehors des caprices de la mode, et il seront toujours un luxe très-distingué.

**CHAPEAUX.** Comme genre très-simple, nous dirons qu'on porte beaucoup de chapeaux en velours plein mordoré, vert, violet, marron, ramona, n'ayant pour ornement qu'un double de ruban de satin de la même nuance placé sur le côté.

— On voit quelques capotes en satin rose à coulisses, comme les capotes que l'on faisait en gros de Naples cet été.

— Les formes sont décidément grandes et très-avancées au milieu.

— Sous la passe, des ornemens de fantaisie, fleurs, rubans ou blondes, selon la physionomie.

**BROUX.** Une nouveauté très-gracieuse pour la coiffure est une espèce de résille nommée *Anna Bolena*, que nos premières modistes, aidées du goût de Bourguignon, viennent de mettre à la mode. Ces coiffures se font en velours noir, cerise, bleu-ciel, etc., quadrilles à jours brodés en perles plates. Un rang de perles moyennes encadre la coiffure, qui se termine par deux rosettes de satin et glands de perles. On trouve chez Bourguignon \*\*

de ces mêmes résilles entièrement en perles; au reste, les perles paraissent devoir être de grande mode cet hiver pour coiffures et ornemens de robes de bal.

#### COUPE DE ROBES.

Les figures 1, 2 et 3 sont les patrons d'une redingote semblable à celle de la gravure d'aujourd'hui. Le devant se découpe en forme de pélerine, à pointes prenant dans la ceinture, et dont le contour extérieur vient se terminer aux entournures. La coupe de cette robe consiste dans un devant (fig. 1<sup>re</sup>), ayant une couture qui traverse en biais sur la poitrine et finit au devant de l'entournure. On observera que la blonde qui garnit cette couture finit au même point que celle qui entoure le jokey; le dos, fig. 2, est d'une seule pièce et froncé sur la taille. Le patron du jokey est la fig. 3.

Les autres pièces composent une robe faite d'après la gravure du 5 de ce mois. La garniture du haut est une pélerine double et décolletée; la pièce du dessus a deux pointes sur les côtés, et celle du dessous en a trois. La fig. 4 explique l'effet que produit cette dentelure quand les pièces sont placées l'une sur l'autre. Pour lever ces patrons en grandeur naturelle, on se réglera sur les numéros et dimensions des fig. 5 et 6. Le n° 5 est la moitié de la pièce du dessus, et le n° 6 moitié de celle du dessous. On remarquera que le tour du haut, c'est-à-dire la partie qui s'attache après la robe, étant sujet à varier, suivant la taille de la personne, il devient nécessaire de lever ces patrons comme pour des pélerines montantes. On n'ajustera ces patrons sur le corsage de la robe qu'après que ce dernier aura été essayé.

Par suite de demandes diverses, nous avons des explications à donner sur trois articles différens. La première est que, pour assembler la manche sans plis à l'en-

\* Rue Vivienne.

\*\* Passage de l'Opéra.



tournure, on ne doit pas découper la dentelure que l'on a marquée sur le modèle. (Voy. les fig. 3 et 4, pl. 13). Les dents de la manche longue doivent se croiser sur l'autre, et comme le contour de cette dernière est moins long que celui de la manche courte, il faut que cette dernière ait un pli formé en dessous du milieu de chaque dent.

La deuxième explication est que le manteau du 25 octobre est formé 1° d'un collet en velours ayant une couture au milieu; 2° d'un schall ou pièce formant la pointe sur le devant. C'est sur cette pièce que se monte la grande pélerine que l'on prendrait pour une manche, tandis que c'est une pélerine carrée dont les coins sont abattus, afin de pouvoir les froncer sur le biais de la pièce. Le corps du manteau peut se monter sur une fiorella plus ou moins large... On pratique dans les côtés une ouverture d'environ un quart d'aune.

La troisième explication est que l'on a fait erreur dans une petite note du 10, où l'on a mis que la collection de patrons de *mens* (vêtements) de femmes était du prix de 1 franc, tandis qu'elle est de 6 francs. Cette collection comprend plusieurs patrons de robes habillées ou négligées, des modèles de grandes manches, fichus, pélerines, manteaux, corsets, etc. Le tout exécuté pour des personnes bien faites. On ne peut pas détailler ces articles, ils se paient d'avance. S'adresser au bureau.

## Mémoires

DE

M<sup>lle</sup> DELAUNAY,

EXTRAIT DU COURS DE POÉSIE FRANÇAISE,

PAR M. SAINT-MARC-GIRARDIN.

(Journal général de l'Instruction publique.)

Née en 1693, M<sup>lle</sup> Delaunay fut élevée comme par charité dans l'abbaye de Saint-

Sauveur d'Evreux en Normandie, dont M<sup>me</sup> de Larochevoucauld était abbesse. Facile à émouvoir, M<sup>me</sup> de Larochevoucauld s'était prise pour cette pauvre fille d'un engouement assez singulièrement né, car voici à quelle occasion.

Elle avait (c'est de M<sup>me</sup> de Larochevoucauld que je parle) un très-grand fond d'humanité, humanité qui s'étendait même jusqu'aux chiens infirmes ou malades. On en voyait toujours plusieurs dans son appartement. Un jour, comme on se mettait à table, la petite Delaunay marcha étourdimement sur la patte d'un de ces infortunés, qui se mit aussitôt à pousser de grands cris. L'abbesse était fort irritée; quelqu'un dit à l'enfant de demander pardon: et aussitôt, se mettant à genoux devant le chien, qu'elle croyait l'offensé, elle lui fit, d'un ton pathétique, les excuses les plus touchantes. L'assemblée rit, et, de ce jour, la petite fille fut en faveur.

A sept ans, elle passa du couvent Saint-Sauveur au couvent de Saint-Louis, à Rouen. Là, comme dans l'autre, elle était adorée: tout ce qu'elle disait était beau, tout ce qui lui plaisait était juste. « Toute la maison, dit-elle dans ses » mémoires, se trouvait dans la nécessité de me faire une espèce de cour, » et tout ce qu'on faisait pour moi me » coûtait si peu, qu'il me semblait être » dans l'ordre naturel. Enfin j'avais acquis, quoique infiniment petite, tous » les défauts des grands: cela m'a servi » depuis à les excuser en eux, et m'a fait » voir avec quelle facilité on se persuade » que tout est fait pour soi. »

Ainsi choyée dans les couvens, il était presque impossible que la vocation religieuse ne lui vint pas. Elle lui vint. Elle était si décidée à prononcer ses vœux, aussitôt qu'elle aurait atteint l'âge, qu'elle sacrifia à l'avance sa chevelure qui était fort belle; mais, quelque spontané qu'eût été son sacrifice, elle ne tarda pas à le regretter, et, comme elle avait tout le bon sens du cœur, elle fit ce raisonnement:



« Je me repens d'avoir coupé mes cheveux : mes cheveux repousseront un jour ; mais si , une fois mes vœux prononcés , il arrive que je me repente , il n'y aura pas , cette fois , de ressource. » Et elle prit le seul parti à prendre pour ne point s'exposer à cet irrémédiable repentir : elle renonça à se faire religieuse.

M<sup>lle</sup> Delaunay entra donc dans le monde ; elle y entra d'une manière précaire et subalterne. Jolie, aimable et courtisée, elle ne manqua pas , dans le monde , d'avoir plus d'une affection ; mais ce qu'il y a de remarquable , c'est que , toujours , ou elle aimait sans être aimée , ou elle fut aimée sans aimer. Aussi disait-elle fort spirituellement que , si elle voulait faire un roman , elle s'y prendrait à coup sûr d'une tout autre façon ; mais , ajoutait-elle , *le vrai est ce qu'il peut !* Mot charmant , mot profond , aussi philosophiquement pensé que gracieusement exprimé.

La première affection de M<sup>lle</sup> Delaunay fut pour un certain chevalier d'Herb.... qu'elle rencontra par hasard à la campagne , chez une de ses amies , M<sup>lle</sup> de Silly. Voici les détails qu'elle-même donne sur la naissance et la suite de cette passion : « On le fit ( le chevalier ) , on le fit jouer une partie d'*hombre* , après laquelle il s'en alla , promettant de revenir et de faire quelque séjour. Je m'aperçus que je désirais qu'il revint ; j'en cherchai la raison : je me dis que c'était un homme d'esprit et de bonne compagnie , qu'on devait souhaiter dans un lieu si solitaire ; et puis , examinant sur quoi j'avais fondé l'opinion de son esprit , et recherchant curieusement ce que je lui avais ouï dire , je ne trouvais que *gano, trois matadors et sans prendre*. Quand il revint et parla davantage , cet esprit , que je lui avais supposé gratuitement , disparut. Il ne resta qu'un son de voix agréable , qu'effectivement il avait , et un peu plus l'air du monde qu'aux gens que je voyais ordinairement. »

Si , comme on le voit là , M<sup>lle</sup> Delau-

nay savait si bien s'interroger et s'étudier elle-même , elle n'étudiait pas moins bien les autres. C'était la personne du monde la plus capable de comprendre une passion , en même tems c'était la plus habile à en deviner le refroidissement ; et comme elle mettait autant d'esprit à exprimer que de finesse à sentir , elle savait donner à ces sortes d'observations un tour singulier et piquant. En voici un exemple. Un certain M. de R.... se prend tout-à-coup d'affection pour elle. Elle demeurait alors à la Place-Royale. Chaque soir , l'amoureux M. de R.... prenait le soin de l'accompagner chez elle. Au commencement elle remarqua qu'il décrivait , pour la reconduire , les deux côtés de la place , tandis que , plus tard , il traversait tout droit , « ce qui me démontra , observa-t-elle judicieusement , que son amour avait au moins diminué de la différence qu'il y a de la diagonale aux deux côtés du carré. »

Peu de tems après sa sortie du couvent , M<sup>lle</sup> Delaunay vint à Paris. A Paris , elle avait une sœur , d'une très-humble condition du reste : elle était tout simplement femme de chambre de la duchesse de La Ferté. Mais toute modeste qu'était cette position , ce fut encore à elle que M<sup>lle</sup> Delaunay dut ses premières protections. Vivement recommandée par sa sœur à M<sup>me</sup> de La Ferté , elle ne tarda pas à se voir mander auprès de la duchesse. C'était une assez singulière femme que M<sup>me</sup> de La Ferté , un de ces caractères qui s'engouent subitement d'une personne , à la condition toutefois de l'oublier le lendemain. A peine eut-elle vu M<sup>lle</sup> Delaunay , que , selon son habitude , elle en raffola. Je laisse parler les mémoires.

« Après quelques mots qu'elle me dit , quelques réponses fort simples et peut-être plates que je lui fis : Vraiment , dit-elle , elle parle à ravir ; la voilà tout à propos pour m'écrire une lettre à M. Desmarests , que je veux qu'il ait tout à l'heure. Tenez , mademoiselle , on va vous donner du pa-



pier; vous n'avez qu'à écrire. — Et quoi, madame? lui répondis-je fort embarrassée. — Vous tournerez cela comme vous voudrez, reprit-elle; il faut que tout cela soit bien. Je veux qu'il m'accorde ce que je lui demande. — Mais, madame, repris-je, encore faudrait-il savoir ce que vous voulez dire. — Eh! non, vous entendez. — Je n'entendais rien du tout; j'avais beau insister, je ne pouvais la faire expliquer. Enfin, rejoignant les propos découssus qu'elle lâcha, je compris à peu près de quoi il s'agissait. Je n'en étais guère plus avancée, car je ne savais point les usages et le cérémonial des gens titrés, et je voyais bien qu'elle ne distinguerait pas une faute d'ignorance d'une faute de bon sens. Je pris pourtant ce papier qu'on me présenta, et je me mis à écrire pendant qu'elle se levait, sans savoir comment je m'y prendrais; en écrivant toujours au hasard, je finis cette lettre, que je lui fus présenter, fort incertaine du succès. — Eh bien! s'écria-t-elle, voilà justement tout ce que je voulais lui mander. Mais cela est admirable qu'elle ait si bien compris ma pensée! Henriette, votre sœur est étonnante. Oh! puisqu'elle écrit si bien, il faut qu'elle écrive encore une lettre pour mon homme d'affaires; cela sera fait pendant que je m'habille. » Mais il paraît que cette fois M<sup>lle</sup> Delaunay fut moins habile. Peu faite aux affaires de chicane, elle confondit dans son trouble les noms du procureur et de l'avocat, et ce fut là ce qui donna à la duchesse les bornes de son intelligence.

Il n'était pas, comme on le voit, fort agréable de se voir présenter à M<sup>me</sup> de La Ferté, et pourtant il y avait encore quelque chose de plus chagrinant: c'était d'être présentée par elle. La pauvre jeune personne n'échappa ni à l'une ni à l'autre de ces mésaventures. Écoutons-la raconter la dernière.

« Etant allée chez la duchesse de Noailles, elle (M<sup>me</sup> de La Ferté) me manda d'y venir. J'arrive. « Voilà, dit-elle, madame,

cette personne dont je vous ai entretenue, qui a un si grand esprit, qui sait tant de choses. Allons, mademoiselle, parlez; madame, vous allez voir comme elle parle. — Elle vit que j'hésitais à répondre et pensa qu'il fallait m'aider, comme une chanteuse qui prélude, à qui l'on indique l'air qu'on désire entendre. — Parlez un peu de religion, me dit-elle; vous direz ensuite autre chose. » Je fus si confondue, que cela ne peut se représenter et que je ne puis même me souvenir comment je m'en tirai. Ce fut sans doute en niant les talents qu'elle me supposait, et, à ce qu'il me semble, pas tout-à-fait si mal que je l'aurais dû. »

C'est après s'être vue, de cette façon, vantée, prônée, montrée, ainsi qu'elle le dit elle-même, à peu près *comme un singe ou quelque autre animal qui fait des tours à la foire*, qu'elle entra enfin, en qualité de femme de chambre, chez M<sup>me</sup> la duchesse du Maine. C'était, vous le concevez, une rude épreuve pour une jeune fille qu'on avait traitée de prodige, que de se trouver femme de chambre. Aussi, dans cette triste condition, fut-elle bientôt oubliée. Elle vécut obscurément à Sceaux, remplissant de son mieux les humbles fonctions dont elle était chargée, et cependant les remplissant fort mal. Enfin, une circonstance imprévue vint la tirer de cette obscurité. Il y avait à Paris une demoiselle Tétar, espèce d'intrigante jouant l'inspirée, ou, plus simplement, cherchant à faire des dupes. Le régent, qui voulait savoir à quoi s'en tenir sur cette prétendue sibylle, pria Fontenelle de l'aller voir. Fontenelle y alla, et, chose singulière! fit sur elle un rapport des plus favorables. Les épigrammes et les quolibets plurent; tout le monde écrivit à Fontenelle pour lui demander des nouvelles de sa sorcière. M<sup>lle</sup> Delaunay fit comme tout le monde; elle écrivit; mais, ce que tout le monde n'avait pas fait, elle écrivit une lettre fort spirituelle et que Fontenelle lui-même se plut à colpor-



ter partout. Il en parla même à la cour, et ce fut alors, seulement alors, que M<sup>me</sup> du Maine se rappela que l'auteur de cette lettre était femme de chambre chez elle. Dès lors elle l'employa à copier des mémoires pour le roi d'Espagne, à feuilleter des livres de droit et à lui faire des lectures. Ce fut à ce changement de condition que M<sup>lle</sup> Delaunay dut de se voir, peu de tems après, arrêtée et mise à la Bastille : on prétendit qu'elle avait servi de complice dans la conspiration de Celamare, et on la traita en conspiratrice. Au surplus, il ne paraît pas que la prison eût pour elle rien de bien effrayant. Il lui semblait, au silence qui régnait autour d'elle, qu'elle était retournée au couvent ; là elle pouvait rêver, observer, réfléchir ; elle pouvait prendre ses aises. Aussi disait-elle, avec cette espèce de gaité mélancolique qui la caractérise, qu'elle devait certainement être née avec une vocation pour la prison.

Cependant elle n'avait pas été sans ressentir, en y entrant, une assez grande épouvante. La Bastille, à l'époque dont nous parlons, conservait encore quelque chose de son ancien prestige. Ce n'est qu'à la fin du dix-huitième siècle qu'elle l'avait perdu tout-à-fait. A la fin du dix-huitième siècle, la Bastille, toute noire et toute vieille qu'elle était, ne faisait plus peur à personne. Marmontel dit même quelque part que c'était un des lieux où l'on était le mieux traité. M<sup>lle</sup> Delaunay en avait au contraire entendu parler fort mal. Elle croyait qu'on avait l'habitude d'y donner la question aux prisonniers. La première fois qu'elle vit le lieutenant du roi, elle le sonda là-dessus ; mais le lieutenant prit un air grave, fronça les sourcils, de l'air d'un homme qui ne se soucie pas de répondre, et, comme elle insistait, il la quitta après l'avoir saluée profondément. Vous jugez quelle fut sa terreur. Cinq ou six jours plus tard, elle apprit que M. le lieutenant était sourd d'une oreille, et

qu'elle lui avait précisément parlé de son mauvais côté.

Ce fut à la Bastille que naquit l'affection la plus sérieuse, je crois, de toute la vie de M<sup>lle</sup> Delaunay. Il y avait là, prisonnier comme elle, un certain chevalier de Ménil, qu'on y avait enfermé pour avoir refusé de dénoncer l'abbé Brigaut. C'était un brave gentilhomme et à la loyauté duquel le régent lui-même avait cru devoir rendre hommage. Un certain marquis de Ménil, courtisan consommé, craignant sans doute que cette similitude de nom ne vint à le compromettre près du duc d'Orléans, s'efforçait de lui persuader qu'il n'était nullement parent du chevalier : *Tant pis pour vous, monsieur*, lui répondit le duc, *M. de Ménil est un très-galant homme.*

Le nom de M<sup>lle</sup> Delaunay était alors un nom connu ; quand le chevalier eut appris qu'elle habitait la même prison que lui, il chercha à se mettre en rapport avec elle. Bientôt on leur permit de s'écrire. Ils s'écrivirent d'abord sur la littérature, puis la correspondance devint plus tendre, jusqu'à ce que de nuance, en nuance, cela tourna tout-à-fait à l'amour ; on se promit même le mariage. A la fin la prison s'ouvrit ; mais un roman fait en prison change beaucoup sans doute au grand air, car à peine M. de Ménil fut-il libre, qu'il oublia tout à la fois et la correspondance et la correspondante. Moins légère, ou peut-être plus gravement atteinte, M<sup>lle</sup> Delaunay garda long-tems son souvenir ; plus d'une fois elle regretta les jours qu'elle avait passés près de lui en prison.

Pourtant M<sup>lle</sup> Delaunay était libre. Le premier usage qu'elle fit de sa liberté fut de s'empresser de retourner à Sceaux. Elle s'était fait auprès du monde une réputation de dévouement et de fidélité assez bien constatée pour pouvoir, sans trop de présomption, compter sur un brillant accueil, mais hélas !... comme elle revenait, elle rencontra sur la route le carrosse de M<sup>me</sup> la duchesse du Maine. La



duchesse s'y trouvait avec plusieurs personnes. Elle fit arrêter un instant ses chevaux : « Ah ! dit-elle en passant la tête par la portière, voilà M<sup>lle</sup> Delaunay ; je suis bien aise de vous voir. » Et puis le carrosse repartit.

Il y avait, certes, là, de quoi renverser tous les beaux plans qu'elle formait pour l'avenir ; aussi dut-elle se croire heureuse, dans l'état de fortune où elle était, de trouver à épouser un ancien capitaine des gardes suisses, M. de Staal, que, à l'occasion de ce mariage, on fit nommer maréchal-de-camp. Pour elle, elle fut faite dame d'honneur de la duchesse du Maine ; mais elle n'en fut pas plus heureuse. Tous ces petits dédains, toutes ces humiliations sans importance que tant de fois on lui avait fait subir, la suivirent dans sa nouvelle condition : « D'où je jugeai, dit-elle à la fin de ses Mémoires, que le sacrement du mariage n'efface pas les taches originelles comme celui du baptême. »

#### L'ÉPÉE DE FRANÇOIS I<sup>er</sup>.

Différens journaux, en rendant compte du *Don Juan d'Autriche* de M. Casimir Delavigne, ont commis une erreur en assurant que l'épée que François I<sup>er</sup> portait à Pavie est encore au Musée d'artillerie.

Cette célèbre épée était en la possession de la ville de Madrid lorsque l'empereur Napoléon fit son entrée dans cette capitale. Les magistrats lui en firent hommage, et l'empereur la portait ordinairement lorsqu'il revêtait le costume impérial. Lors des désastres, l'empereur la confia à un de ses officiers qui en garda religieusement le dépôt ; à sa mort il la légua, par un codicile, à son plus jeune frère, le prince Jérôme, qui la posséda depuis cette époque.

M. Casimir Delavigne, pendant son séjour à Rome, a eu plusieurs fois dans ses mains l'arme à laquelle son *Don Juan* attache tant de prix.

L'auteur de la rectification dit qu'en passant à Lausanne, où le prince Jérôme s'est retiré momentanément avec sa famille pour éviter le choléra, il a vu, le 28 du mois dernier, l'épée dont il est question, en même tems que le sabre dont le général Bonaparte s'est servi à la bataille de Marengo, et qu'il a donné à son jeune frère, au palais des Tuileries, au retour de cette mémorable campagne. Ce sabre, que le premier consul tira au moment de la mort de l'illustre général Desaix, fit l'envie des généraux Lannes et Murat, qui se trouvaient présens au palais des Tuileries, lorsque le premier consul fit ce don à son jeune frère.

#### Théâtres.

OPÉRA. M<sup>lle</sup> Maria Flecheux continue ses débuts avec succès, et chaque représentation est pour elle un nouveau triomphe. Dans *Robert-le-Diable*, elle remplit parfaitement le rôle d'Alice, et quelque difficile que l'on puisse être après avoir admiré M<sup>lle</sup> Falcon, l'on ne peut refuser toutes sortes d'éloges à cette jeune artiste. La reprise de la *Somnambule* sera une nouvelle source de succès pour M. Duponchel.

FRANÇAIS. *Don Juan d'Autriche* poursuit glorieusement le cours de ses représentations. L'administration des Français déploie beaucoup d'activité et met en répétition une foule de pièces dont il serait trop long d'énumérer les titres et les auteurs. *Le Mariage raisonnable* de M. Ancelot est une jolie comédie qui a été fort goûtée par le parterre de la rue de Richelieu, et qui aura une longue suite de représentations.



**OPÉRA ITALIEN.** Cette année ne se montre pas aussi brillante que la dernière pour les Bouffes. Ce n'est pas à dire que la salle soit déserte, mais on ne voit plus cette foule empressée qui encombrait jusqu'aux abords de la salle Favart. Au reste, Lablache, Tamburini et Ivanoff ont trouvé dans la reprise de la *Cenerentola* l'occasion de faire preuve d'un nouveau talent. M<sup>lle</sup> Albertazzi continue ses débuts dans cette belle partition de Rossini.

**OPÉRA-COMIQUE.** Si nous avons parlé de l'activité de l'administration des Français, que dirons-nous du théâtre de la Bourse? Pour cet hiver, nous aurons une masse de productions nouvelles, dont les principaux auteurs sont: MM. Adam, Monpou, Prévost, Halevy, Auber, Meyerbeer. En fait d'artistes engagés, on nomme M<sup>me</sup> Damoreau et Jenny-Colon, puis M. Grignon qui fit les délices de Bordeaux. Le retour de Chollet et de M<sup>lle</sup> Prévost permettra en outre de reprendre beaucoup de pièces abandonnées depuis long-tems.

**VAUDEVILLE.** MM. Ancelot et Paul Dupont ont obtenu un véritable succès à la représentation d'un *Mariage sous l'Empire*, comédie en deux actes, mêlée de chants. Le Vaudeville voit tous les jours se remplir sa jolie salle, depuis que le programme annonce cette pièce accompagnée ou de l'*Octogénaire* ou du *Poltron*.

**GYMNASÉ-DRAMATIQUE.** C'est un succès bien mérité que le succès de la *Pensionnaire mariée*. Une intrigue bien suivie, un style gracieux et naturel, font de l'ouvrage de MM. Scribe et Varner un des plus jolis du répertoire. M. Paul et M<sup>me</sup> Allan ont été couverts d'applaudissemens.

**VARIÉTÉS.** Charmant vaudeville que le *Jugement de Salomon*! Des situations amusantes et bien amenées, et surtout bien comprises et bien rendues, ont valu à la pièce de MM. Duvert et Lauzanne les marques bruyantes de l'approbation publique.

— Les Bédouins si impatiemment attendus à Paris, et dont les exercices auront lieu à la Porte-Saint-Martin le 12 courant, sont au nombre de dix: huit hommes faits et deux enfans de cinq à six ans.

L'un d'eux, qu'on appelle l'ancien, est âgé de trente-six ans. Il est comme le chef vénéré de la troupe; il est, ainsi que ses camarades, et plus qu'eux-mêmes, cité pour son extrême dévotion; il ne s'est engagé qu'à la condition de quitter assez à tems pour faire le pèlerinage de la Mecque à l'époque accoutumée.

M. Désormes, qui conduit et dirige les Bédouins, est un Français que les voyages ont mis en rapport intime avec un chef de tribu daquel il a reçu les dix Bédouins, sous la condition: 1<sup>o</sup> qu'il les ramènerait avant trois mois dans leur patrie; 2<sup>o</sup> que les exercices n'auraient lieu qu'en France.

Les Bédouins sont extrêmement basanés; un seul parmi eux a la peau entièrement noire. Ce dernier porte une barbe dessinée et peignée à la façon de nos jeunes romantiques. Les Bédouins ne boivent jamais de vin et ne se nourrissent que de légumes.

Leur force et leur agilité dépassent tout ce qu'on a vu dans ce genre. Ils ont excité l'enthousiasme de Bordeaux; l'on venait les voir de toutes les villes des environs.

*A ce Numéro est jointe la planche 1205.*

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.

Prix de la Souscription: pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Étranger, 10 f.

Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n<sup>o</sup> 2, et chez tous les directeurs de Postes des Départemens.

Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, n<sup>o</sup> 46, AU MARAIS.





# Modas de Paris.

30. Novembre 1835

Nº 1205.



## Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 21 près le passage de l'Opéra.

Chapeau en Satin de M<sup>me</sup> Voolkerson, rue St. Honoré, 373.

Redingote en gros de Tours Layettes, des M<sup>mes</sup> de M<sup>lle</sup> Alphonse, rue Richelieu, 89.

Facon de M<sup>me</sup> Camille, rue Chéval, 15.

Robe d'Enfant en Alpique brodée en Sacoet de Laine.

des M<sup>mes</sup> de M<sup>me</sup> Evarard Lamotte, rue des Savandiers St. Oportune, 13.

Messrs F. & J. Fuller N<sup>o</sup> 34 Rathbone Place, London.